

État islamique, assassinat des chrétiens : la realpolitik de la barbarie



Vox Monde (<http://premium.lefigaro.fr/vox/monde/>) | Par Mathieu Slama ([#figp-author](#))

Mis à jour le 20/04/2015 à 18h44

FIGAROVOX/ANALYSE - Dans une vidéo diffusée ce dimanche, l'Etat islamique exécute une trentaine de «ressortissants de la croix» et appelle les Chrétiens à se convertir ou se soumettre. Mathieu Slama analyse cette «stratégie du prix à payer».

Mathieu Slama est spécialiste de la communication de crise.

La dernière vidéo d'exécution de l'État islamique a une nouvelle fois choqué le monde entier par sa radicalité et son extrême violence. Diffusé par la branche de production principale de l'organisation, Al-Furqan, ce film d'une trentaine de minutes, à la qualité de production irréprochable, justifie d'un point de vue théologique, citations de textes sacrés et images de destructions de sites religieux chrétiens à l'appui, le sort réservé aux chrétiens vivant dans les territoires conquis par l'État islamique. Il s'achève sur les images glaçantes de deux exécutions de chrétiens éthiopiens dont l'une, filmée sur la côte libyenne, évoque par sa mise en scène une vidéo diffusée en février dernier montrant l'exécution de coptes

égyptiens. Comble de la perversité, la vidéo met en scène le «témoignage» de chrétiens d'Iraq ayant accepté de payer l'impôt qui leur permet de conserver leur foi et de survivre.

Cette vidéo trahit, à l'égal des précédentes, une stratégie de guerre médiatique pensée et réfléchie.

Malgré l'horreur qu'elle inspire, et au-delà de la question absolument fondamentale de la situation dramatique des chrétiens d'Orient, cette vidéo trahit, à l'égal des précédentes, une stratégie de guerre médiatique pensée et réfléchie. «Il y a une raison stratégique derrière chaque exécution de l'État islamique», expliquait l'été dernier Aaron Y. Zelin, chercheur au Washington Institute et spécialiste des mouvements jihadistes. L'État islamique mènerait donc ce qu'on pourrait appeler une realpolitik de la terreur, de sorte que chaque mise en scène macabre répond à une logique rationnelle du point de vue de la propagande et de la guerre médiatique.

L'utilisation de la violence à des fins politiques n'est pas une question nouvelle. Aux premières pages de *Surveiller et punir* (1975), Michel Foucault décrit le supplice d'un condamné, Robert-François Damiens, jugé coupable d'avoir tenté d'assassiner Louis XV. L'exécution, particulièrement atroce, dura plus de deux heures. Pour Foucault, ce supplice est l'une des dernières manifestations en Occident de ce qu'il appelle le «spectacle punitif» et de toute la charge symbolique qui lui est associée. «La punition a cessé peu à peu d'être une scène» écrit-il. Cette disparition progressive des supplices théâtraux s'explique notamment, pour Foucault, par le fait que ces mises en scène faisaient «du supplicié un objet de pitié ou d'admiration», et que par conséquent «l'exécution publique est perçue maintenant comme un foyer où la violence se rallume».

L'État islamique mènerait donc ce qu'on pourrait appeler une realpolitik de la terreur, de sorte que chaque mise en scène macabre répond à une logique rationnelle du point de vue de la propagande et de la guerre médiatique.

Nicolas Machiavel, dans le fameux chapitre XVII du *Prince* (XVI^{ème} siècle), explore également cette question de la violence comme outil politique. Il y explique que la cruauté de César Borgia lui a permis de «rétablir l'ordre et l'union dans la Romagne», là où «le peuple florentin, pour éviter le reproche de cruauté, laissa détruire la ville de Pistoie». Cependant il prend soin de nuancer cette affirmation en rappelant les limites qui s'imposent au Prince dans l'exercice de ses fonctions: «Le prince qui veut se faire craindre doit s'y prendre de telle manière que, s'il ne gagne point l'affection, il ne s'attire pas non plus la haine».

Les idéologues de l'État islamique n'ont sans doute jamais lu Michel Foucault ou Machiavel. En revanche, ils puisent leur inspiration dans un texte fondateur de l'idéologie jihadiste ultra-violente: «Gestion de la barbarie», écrit par un certain Abu Bakr Naji.

Les idéologues de l'État islamique n'ont sans doute jamais lu Michel Foucault ou Machiavel. En revanche, ils puisent leur inspiration dans un texte fondateur de l'idéologie jihadiste ultra-violente: «Gestion de la barbarie», écrit par un certain Abu Bakr Naji qui aurait été l'un des principaux leaders chargés de la propagande d'Al-Qaeda. Comme le révèle un ouvrage paru en février 2015, *ISIS: inside the army of terror* (Michael Weiss, Hassan Hassan), ce traité figure parmi les ouvrages de référence de l'État-major de l'État islamique. Diffusé sur Internet en 2004, il a été traduit en anglais et en français. Il se veut une justification rationnelle de l'extrême violence perpétrée par les jihadistes avec pour objectif l'édification d'un État islamique.

Pour justifier la violence radicale, l'auteur s'appuie en particulier sur l'exemple de la dynastie des Abbassides (régnante du VIII^{ème} au XIII^{ème} siècle) qui s'est imposée, selon lui, à travers la violence là où ses adversaires ont échoué par leur indulgence et leur trop grande miséricorde. S'appuyant également sur l'exemple des compagnons du prophète Mahomet, qui selon lui «avaient conscience de la nécessité de la violence à certaines époques», Abu Bakr Naji insiste, prenant soin de distinguer jihad et Islam: «Le jihad n'est que violence, cruauté, terrorisme et massacres» écrit-il, avant d'ajouter: «Ceux qui n'ont pas connu la dureté de la guerre ne peuvent pas comprendre le rôle de la violence dans la guerre militaire et médiatique contre les infidèles».

Car il y a bien, selon Abu Bakr Naji, deux stratégies complémentaires pour établir un État islamique: une stratégie militaire «destinée à disperser les forces de l'ennemi et à mettre à mal ses capacités militaires et financières», et une stratégie médiatique dont l'objectif est à la fois de convaincre le plus de monde possible à rejoindre les rangs du jihad (donc: recruter) et de démoraliser les troupes de l'ennemi, les pousser à la désertion.

Abu Bakr Naji décrit également ce qu'il appelle la «stratégie du prix à payer». À chaque action de l'ennemi, celui-ci doit anticiper et craindre la réplique violente qui suivra.

Abu Bakr Naji décrit également ce qu'il appelle la «stratégie du prix à payer». À chaque action de l'ennemi, celui-ci doit anticiper -et craindre- la réplique violente qui suivra. Cette stratégie amènera l'ennemi à «réfléchir mille fois avant de s'attaquer» aux régions contrôlées par les jihadistes. L'auteur évoque ainsi la possibilité de mener des attentats ou des kidnappings (notamment de journalistes...) afin d'accroître la force de frappe de la communication. Car le but fondamental de ces actes est de délivrer un message et de l'adresser au plus grand nombre. Il insiste sur l'importance de trouver pour chaque action violente une justification «rationnelle, appuyée sur la Sharia» et de «montrer» qu'elles sont dans l'intérêt de l'Oumma, la communauté des croyants.

Ce texte, publié en 2004, semble décrire très précisément la stratégie que mène aujourd'hui l'Etat islamique, en particulier du point de vue de la propagande et de la guerre médiatique. Il n'est point besoin ici de rappeler l'efficacité de cette propagande, qui conduit de plus en plus de musulmans radicalisés à rejoindre les rangs de l'Etat islamique en Iraq ou en Syrie et qui marque en profondeur l'imaginaire et l'inconscient occidental. Notons que la «Gestion de la Barbarie» a été écrit alors qu'Internet n'était pas encore l'outil de communication et de diffusion universel qu'il est devenu aujourd'hui. Abu Bakr Naji a une obsession dans son traité jihadiste: être en mesure de s'adresser à ce qu'il appelle «les masses», au plus grand nombre. Cette condition dépendait d'un élément sur lequel les jihadistes n'avaient pas de prise: le filtre médiatique. Avec Internet, ce filtre a entièrement disparu, ce qui nous rend d'autant plus vulnérables



Mathieu Slama
